

# REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES



20<sup>e</sup> ANNÉE

N<sup>o</sup> 11.

NOVEMBRE 1877.

## Pensées

### I

Dieu, c'est le centre d'attraction vers lequel s'élèvent et gravitent les Ames. C'est la Beauté sous toutes ses formes : par dessus tout, c'est la Beauté intellectuelle et la Beauté morale.

C'est par sa propre volonté que l'Ame s'élève à Dieu :

Aide-toi le ciel t'aidera.

L'Ame n'est autre chose qu'une volonté !

« L'homme, a dit Platon, c'est une âme qui conduit un corps. »

C'est par le moyen des sens que l'Ame est mise en rapport avec le monde extérieur ; c'est par l'entremise des sensations qu'elle pense et qu'elle juge, qu'elle veut, et qu'elle choisit enfin entre le Bien et le Mal.

L'Ame s'élève à Dieu par la prière et Dieu l'aide dans ses souffrances et ses aspirations en lui donnant de la force, du courage et de la résignation, mais Dieu ne change pas ses lois à la sollicitation d'un faible mortel.

L'Univers et ses lois sont les manifestations permanentes de Dieu.

### II

De même que l'Univers matériel est régi par des lois immuables qui assurent l'ordre parfait dans la création et règlent dans l'immensité des Espaces la marche régulière et majestueuse des Astres, de même l'Univers moral est conduit par des lois auxquelles d'une manière immuable aussi, sont assujéties les Ames.

Les trois grandes lois des Ames sont :

La loi de la souffrance, celle du Travail, celle de l'Amour.

Telles sont les trois grandes lois morales, évidentes, certaines,

immuables, autant que le sont pour la matière celles de l'attraction universelle, les lois Newtoniennes.

La matière est évidemment inférieure à l'Âme puisqu'elle en est l'esclave et lui sert de substratum. Elle est comptée pour rien tant la nature en est prodigue. On la voit partout : dans la substance inerte qui forme les éléments du globe, et dans celle, douée de mouvement et de vie, qui compose la plante et l'animal. Mais dans cette dernière, la matière organique, apparaît un phénomène particulier : il y a mouvement et vie ; et ne dirait-on pas déjà un combat entre la matière et une force intelligente et supérieure, inconsciente si vous voulez, qui saisit l'atôme, le désagrège et le malaxe. Ce qui caractérise la matière organique c'est que tant qu'elle a la vie en elle, elle est dans un perpétuel état de saturation électrique. Toute personne en effet ayant étudié la chimie, — cette belle science qui a opéré tant de progrès dans la Philosophie naturelle, — sait que les atômes s'unissent et se désagrègent en obéissant à certaines lois constantes. Or pour que deux atômes s'unissent il faut une force ; cette force c'est la chaleur, autrement dit l'*Électricité*, qui nous vient du Soleil, cet astre roi de notre petit monde, retenant autour de lui sa famille de planètes et d'astéroïdes sur lesquels il répand *d'une manière continue* des effluves de chaleur et de vie.

De même quand deux atômes se désunissent, ils rendent la chaleur qu'ils ont absorbée, il y a *dégagement d'électricité*.

Mais notre corps, pendant notre existence Terrienne, est dans un *continuel* état de formation, c'est-à-dire dans un état continuel de décomposition et de recomposition ; les sciences physiologiques sont là pour nous le dire et l'affirmer. Cela nous fait voir, et d'une manière évidente et certaine, que chaque particule infime de notre être matériel est imprégnée de fluide électrique, ou, pour me rendre plus clair encore, que chaque atôme matériel de nous nage dans une bulle électrique, absolument comme l'animalcule microscopique dans sa goutte d'eau.

Ainsi par suite de la désagrégation continuelle des cellules qui le composent tout entier, il y a production continuelle d'électricité, et notre corps est imprégné jusque dans ses parties infinitésimales de fluide électrique.

Ce fluide n'est pas l'âme. C'est une simple Force, dont le Soleil, grand instrument dans les mains de Dieu, est le réservoir commun. Cette force nous l'appellerons *La Force vitale*.

Nous avons la conviction intime, acquise après de longues et

mûres réflexions, que c'est par l'intermédiaire de ce fluide électrique que l'Âme et son *Périsprit*, s'unissent au corps. L'on voit ainsi que c'est le Périsprit qui est la forme du corps, qu'il se matérialise en attirant à lui des atômes de matière et qu'enfin l'électricité dégagée par la combinaison chimique de ces atômes est le lien au moyen duquel l'Âme s'unit à la matière.

Mais l'Âme est la Volonté, c'est elle qui commande l'atôme.

Par le moyen de sa volonté l'Âme commande à tous les organes de son corps auxquels, comme on vient de le voir, elle est intimement liée. Ce lien (l'électricité produite par l'organe lui-même) manquant entre l'Âme et l'un des organes de son corps, elle devient impuissante à utiliser cet organe, et la force vitale venant à manquer à tout le corps, l'Âme et son Périsprit s'en trouvent immédiatement détachés. Le corps meurt en rendant à la nature les éléments qui le composent, et l'Âme immortelle redevient libre dans l'espace.

### III

Il est facile de prouver l'existence de l'âme : Les passions humaines en sont des preuves évidentes, et il est possible, même en dehors des manifestations spirites, de prouver la réexistence et la réincarnation des âmes : il suffit d'examiner dans les lycées les jeunes gens d'une même classe, les uns supérieurs et les autres bien moins aptes à apprendre et moins élevés ; il suffit d'étudier les enfants en bas âge appartenant aux mêmes parents et de les suivre dans leurs goûts et leurs passions à mesure qu'ils grandissent ; il suffit de comparer l'âme des grands génies qui conduisent l'humanité dans sa marche, avec celle de ces gens sans foi ni loi, sans principes, que le Génie d'un peuple traîne péniblement, comme de la poussière, dans les plis de sa toge.

L'âme est immatérielle. Elle est immortelle.

Elle se manifeste par l'intermédiaire de la matière.

A l'époque où nous sommes, au point où en sont arrivées les connaissances humaines, cette conception d'une âme immatérielle, ayant une existence réelle en dehors de la matière, est facile à opérer en soi. La science nous offre tant d'exemples d'agents que nos sens ne peuvent pas saisir, et de l'existence desquels nous sommes cependant certains, sans faire appel à ce sens nouveau, superterrien, si vous voulez permettre, qu'on appelle l'Imagination, qu'on appelle l'*Intuition*, mais seulement en regar-

dant comme acquises les certitudes données par la science expérimentale :

La lumière n'est-elle pas immatérielle ? Emanée de chaque Soleil, sans poids, sans forme extérieure qui la rende sensible aux sens, elle traverse les immensités de l'espace, et sa vitesse, je veux dire la ligne droite qu'elle parcourt dans le temps que dure une seconde, atteint ce chiffre énorme, difficile à se mettre dans l'esprit, même en intuition, de 80,000 lieues.

L'électricité, comme la lumière, « si elle ne fait qu'un avec elle, » est impondérable, échappe à nos sens. Aussi prompte que la pensée, elle se manifeste d'un bout du monde à l'autre quand on lui donne *un corps* au moyen duquel elle puisse se manifester.

Le Magnétisme enfin est une substance plus mystérieuse encore, plus subtile que ces deux agents que nous venons de nommer.

Et dites-moi, en réfléchissant bien, ne serait-on pas tenté de voir la matière prenant des formes, ou du moins des états, de plus en plus déliés, de plus en plus purs !

Peu importe ! Que ce soit la matière qui en se transformant devienne Ame, ou que ce soit l'âme animant et transformant la matière, un fait reste évident pour tout esprit qui pense :

L'âme existe. Elle est immortelle.

Nous pensons que tout ce que nous venons de dire est suffisant pour permettre à notre âme de se concevoir elle-même. Nous nous résumons :

Notre âme est immatérielle. Elle est immortelle. Elle est retenue au corps au moyen d'une certaine puissance qu'on pourrait presque appeler *affinité*. Dégagée des liens qui la retiennent à la matière, elle peut parcourir les immensités de l'espace, bien mieux que la lumière qui nous vient du soleil, avec telle vitesse qu'il nous plaira de supposer.

Paris, le 11 octobre 1877.

RENÉ CAILLIÉ.

---

### On demande des spirites.

Sous ce titre, le *Phare de la Loire*, 4 août 1877, insère la lettre suivante :

« Nantes, 2 août 1877.

« Monsieur le rédacteur,

« Je viens vous annoncer la fondation d'une société d'études spirites, sous ce titre : « Société Nantaise des Études spirites. »

« Voici de quoi se composent ces études : les faits de manifestation des Esprits ; l'enseignement des Esprits sur le monde invisible, sur les sciences, la morale, l'immortalité de l'âme, la nature de l'homme et son avenir ; l'histoire du spiritisme dans l'antiquité ; le magnétisme et le somnambulisme, sa force curative.

« La Société prie tous ceux qui s'intéressent à cette science de vouloir bien l'aider dans l'accomplissement de sa mission, en lui fournissant des rapports sur les divers phénomènes dont ils ont été les témoins.

« Nous voulons la lumière : nous sommes de ceux qui, en dehors de toute opinion, cherchent à défendre le grand principe de l'immortalité.

« Toutes les personnes qui voudraient participer à nos travaux ou faire partie de notre Société sont instamment priées de se faire inscrire chez M. Samuel Lessard, rue de la Bastille.

« Je vous prie, Monsieur le rédacteur, d'avoir l'obligeance d'insérer cette lettre dans votre estimable journal, et d'agréer, avec mes salutations empressées, mes sincères remerciements.

« SAMUEL LESSARD. »

La rédaction du *Phare* ajoute :

. . . . .  
Il y a quelques années, nous avons connu, dans une ville du centre de la France, un brave et digne homme qui donnait dans le spiritisme et qui avait fini par y convertir sa femme. Depuis quelque temps, les deux époux étaient réveillés chaque matin par des coups mystérieux frappés dans le mur de leur alcôve. Que signifiaient ces appels auxquels le mari et la femme donnaient des interprétations différentes ? Un jour, n'y tenant plus, ils donnèrent à trois ou quatre d'entre nous rendez-vous à l'heure matinale où s'accomplissait ce prodige.

Les coups se produisaient, en effet, sourds à la vérité, tantôt précipités, tantôt espacés par de majestueux intervalles. Nous ne savions trop que penser de ce phénomène, lorsque l'un de nous, dont nous n'avions pas remarqué la disparition, revint en riant.

Il avait découvert l'esprit frappeur.

C'était un âne, dont l'écurie était contiguë au mur de l'alcôve, et qui, trop souvent négligé par l'ivrogne qu'il avait pour maître, battait contre la muraille des appels désespérés lorsque la pro vende lui manquait le matin..., etc.

(Le *Phare de la Loire*, 8 août 1877).

« *Phare de la Loire*, Nantes, 4 août 1877.

« Monsieur le rédacteur,

« Il est probable que vous appartenez aux sectes de Démocrite,

d'Épicure et de Lucrèce et que, sans doute, vous prenez ces classiques pour les seuls vrais penseurs que l'humanité ait produits.\*

« Pour vous, probablement, le spiritisme est bien peu de chose. Mais d'abord, monsieur, le connaissez-vous ? Je ne le crois pas. Si vous aviez seulement lu ce que produisent les écrivains spirites, vous eussiez vu que ce que nous croyons, c'est la vérité, et qu'il ne s'agit pas d'un certain nombre de coups frappés dans une cloison, par un âne.

« Je me croirais bien peu converti, si je n'avais comme acquis en spiritisme que de semblables manifestations. Les spirites ont dans leurs sociétés des hommes qui, certes, peuvent compter, et ceux-là, je vous l'assure, ne sont pas des hommes à croire à des contes, ils approfondissent avant de croire.

« Voudrez-vous taxer de fous Victor Hugo, Camille Flammarion, V. Crookes de l'Académie royale d'Angleterre ? Et pourtant, ils étudient les manifestations des Esprits, ainsi que bien d'autres dont il me serait trop long de vous dresser la liste. Seulement, Monsieur, ce que je vous prie de rectifier, c'est que je ne suis pas secrétaire d'une société sans adhérents, attendu que cette société compte déjà de nombreux adeptes, et qu'elle espère bien, Monsieur, un jour ou l'autre, vous en voir augmenter le nombre. Je ne resterai pas, je vous l'assure, secrétaire *in partibus*, tout prouve le contraire.

### FABLE

#### UN SAVANT

Quoi !... disait un savant, des voûtes éternelles.  
Les trépassés viendraient t'apporter des nouvelles  
Toi qui brillas, jadis, parmi les Esprits Forts,  
Tu prétends évoquer les morts ?  
Avec les morts, peut-on entrer en conférence ?  
Socrate, Jeanne d'Arc, les livres saints... Démenc  
Saül et ses pareils ne sont pas de saison :  
Jongleur ou fou : Voilà ma suprême sentence.  
Est-ce clair ? — Que répond le spirite insulté ?  
Il n'a que sa devise : Amour et Charité.

J'ajoute : Il faut en tout une prudence extrême,  
Il faut pour bien savoir, apprendre, et par soi-même  
Le fait bien exploré. Voilà mon point d'appui,  
Et je compte pour peu le bagage d'autrui.  
Que d'erreurs !... Je connais l'orgueilleuse science.  
Le vrai savant hésite... il médite en silence,

Il observe... et marche en avant.

Ce savant... n'était qu'un savant.

UN ESPRIT FRAPPEUR.

« Eh bien, monsieur le rédacteur, que pensez-vous de ceci? C'est une page d'outre-tombe.

« En attendant, je suis toujours

« Votre dévoué serviteur,

« SAMUEL LESSARD. »

---

## Phénoménalité spirite ; récit de M. Vautier, de Caen.

Chers Messieurs et frères en croyance,

Hier je déjeunais en compagnie de deux capitaines au long cours, retraités; nous étions à Saint-Aubin (Calvados) et nous causions de M. Thiers. Je disais : « De ce grand citoyen rien n'est anéanti, il vit sous une autre forme. » Voici du spiritisme pur, répondit l'un des vieux marins. C'est vrai, ajoutai-je, et à ce propos, je vais vous faire la relation de faits qui s'accordent avec cette science nouvelle :

Une dame de mes amies avait fait un testament en faveur de son mari ; réfléchissant ensuite que si elle mourait la première, tout son avoir irait dans une famille étrangère, elle manifesta ce désir que son acte testamentaire lui fût rendu mais son mari s'y refusa absolument. Elle avait en vain fouillé la maison et les meubles, lorsque, il y a huit jours, pendant la nuit et en somnolence, une voix distincte s'exprima ainsi : « Tu as cherché longtemps, oubliant un objet qui contient le papier qui cause vos querelles ; ouvre la cartouchière de ton mari, le testament est au fond de cet attirail de chasse ». Le matin et lorsqu'elle fut seule, elle trouva sa donation qu'elle brûla aussitôt.

— Arrêtez, me dit un capitaine qui ne me laissa pas tirer une seule déduction de mon récit. Il est arrivé bien plus fort que ceci, à ma compagne ici présente. Pour une opération douloureuse, le Docteur l'avait chloroformée; ma femme s'étant mise à parler anglais avec un accent britannique des plus prononcés, le docteur me demanda si la patiente était Anglaise? Très-étonné moi-même, j'affirmai cette vérité, que Madame ne savait pas un mot de cette langue et n'avait jamais été en Angleterre. Je n'y ai rien compris et je cherche encore l'explication de ce cas anormal; avez-vous ce qui l'éclairera, monsieur Vautier?

La doctrine spirite va nous donner la clef de ce phénomène,

répondis-je, et je leur citai quelques paroles du Christ dans les Évangiles en concluant ensuite par la pluralité des existences ; dans une autre existence, M<sup>me</sup> X... fut Anglaise et son Esprit dégagé du corps par un anesthésique tel que le chloroforme s'est servi de son acquis antérieur, pour parler en une langue qui lui fut jadis familière autant que le français dont elle se sert aujourd'hui.

C'est logique, répondirent mes interlocuteurs : cette doctrine est pleine de bon sens. Combien nous voudrions être témoins de phénomènes tangibles ; il faut voir avant d'être croyant.

Voir, n'est pas croire, Messieurs, puisqu'il s'agit de comprendre en vertu de quelle loi ces phénomènes ont leur raison d'être ; il vous faut préalablement étudier d'une manière sérieuse les ouvrages qui s'occupent de cet ordre de choses et qui préparent la voie. Si le docteur qui a chloroformé Madame, eût su le pourquoi du phénomène qui l'a faite causer en anglais, il se fût donné ce devoir d'éclairer l'Académie de médecine sur une phénoménalité qui laisse perplexe l'observateur et le praticien, les empêchant de rendre hommage à une vérité dont ils ne connaissent la source que d'une manière voilée ; dans le cas dont il s'agit, c'était faire errer la science d'induction, qui ne s'appuie que sur des faits et sans le Spiritisme, ces phénomènes ne peuvent être expliqués d'une manière rationnelle.

Quelques heures après, en nous promenant le long de la grève pour admirer la grande marée toujours si imposante pour qui sait comprendre les forces mises en jeu par la nature, et sur l'insistance de mes amis, je leur racontai le fait suivant : Lors des événements de Rome, en 1848, pendant le siège de cette ville par les Français, un capitaine de mes amis fut le témoin du fait suivant : « J'avais, dit-il, pour camarade, un sous-officier de mon régiment que j'aimais bien ; un matin, le trouvant hors de sa tente, la figure bouleversée, pâle comme celle d'un homme malade, il répondit à ma demande : « Que dans trois jours il serait mort. « Tu as rêvé, mon camarade, et tu te vois décédé. « — Non, ce n'est pas un rêve, ajouta-t-il, car ma chère mère m'a parfaitement dit, ce matin : prépare-toi, enfant ; dans trois jours tu seras auprès de nous. Sois fort et courageux et Dieu te récompensera. « J'employai tous les moyens possibles pour le distraire, et constamment il disait : « Ami, je vois ton but et je te remercie pour ton bon cœur ; va, tout est inutile. »

Le troisième jour après la vision susdite, le canon grondait ;



placés ensemble, en tirailleurs, sur la plate-forme d'une maison, nous faisons bravement notre devoir. Un éclat d'obus broya la cuisse de mon camarade que le docteur voulut couper dès qu'il put être porté à l'ambulance.

« Il n'est pas nécessaire de me faire tenir, dit le blessé ; il croisa ses bras, regarda un point avec fixité, avec attraction, ajoutant ces mots : Docteur, travaillez ; je ne bougerai pas. » La perte de sang fut si considérable après l'opération que vers dix heures du soir le pauvre mutilé expira sans proférer une plainte. Que pensez-vous de ce fait véridique, Messieurs les marins ? « Sa mère était bien venue le prévenir, ont-ils dit avec ensemble ; ce phénomène a lieu souvent et nous l'avons entendu affirmer dans bien des familles. »

C'est vrai, amis ; les petits et les humbles tels que nous sèment les vérités en donnant sur elles les explications les plus logiques, et les plus rationnelles ; Dieu et nos bons guides font ensuite germer ce qui doit consoler et raffermir l'Esprit incarné. Puis j'ajoutai ces quelques mots : Plus heureux que vous, Messieurs, je sais d'où je viens, ce que je suis, où je vais par delà cette existence ; quand elle me fut donnée cette vérité invoquée de toutes les forces de mon âme, mon cœur lui fut ouvert avec un bonheur que la parole ne traduit pas. Nous nous séparâmes, heureux de cet échange de douces et salutaires pensées.

Frères de Paris, je constate sur moi les effets de la vieillesse ; les années paralysent chaque jour l'instrument qui reproduit les choses intellectuelles, mais elles ne m'ont point empêché jusqu'à ce jour de déclarer à tous que le Spiritisme est la plus glorieuse des vérités.

Comme notre bon frère Catherine dont je vous parlais dernièrement dans la *Revue spirite*, je m'incline respectueusement devant les lois immuables et divines et après la mort corporelle, je vous ferai le récit de mes impressions de voyage.

A vous tous, avec le salut fraternel.

VAUTIER père, septembre 1877.

---

### Réflexions sur un article de la revue d'avril 1877

Je regrette d'avoir à constater dans la *Revue* d'avril 1877, un article contenant de si graves erreurs, qu'il m'est impossible de

les laisser passer sans protester ; je l'aurais fait plus tôt si mes occupations me l'eussent permis.

L'auteur dit 1° : « L'échelle intellectuelle et morale et celle des perceptions sont beaucoup plus étendues chez les Esprits que chez les hommes. » Il importe d'établir ici une distinction, car cette échelle est toute relative. Certains hommes ont des vues bien plus vastes que beaucoup d'Esprits, ce dont, en général, on ne tient pas assez compte (M. Rosen ne parle que des Esprits qui entrent en rapport avec nous).

2° : « Je connais un Esprit puissant qui peut forcer un Esprit à se manifester, ou un médium à écrire malgré lui. »

Si l'on a vu *exceptionnellement* des Esprits élevés imposer leur volonté lorsqu'ils y voyaient une *utilité réelle*, on n'en peut conclure à une règle générale, si bien démentie par les ouvrages spirites et par l'expérience. Que deviendrait notre libre arbitre, le plus précieux de tous nos droits, s'il pouvait nous être ravi d'un moment à l'autre ? Ne voit-on pas, au contraire, qu'il est d'autant plus respecté par un Esprit, que celui-ci est plus « puissant, » c'est-à-dire plus *élevé* (1) ? Le cas précité, véritable obsession, ne peut donc être le fait que d'un Esprit inférieur. *Jamais, jamais* un Esprit élevé n'en contraindra un autre à se manifester, ni un médium à écrire.

Cette théorie dangereuse pourrait avoir les conséquences les plus funestes si elle n'était vigoureusement réfutée.

Passons sur la citation de la petite fille, morte en 1837, à l'âge de vingt-trois mois et comprenant aujourd'hui plusieurs langues, chose naturelle à tous les Esprits, puisqu'ils peuvent correspondre avec les médiums de toute nationalité : preuve qu'ils lisent plutôt dans notre pensée. Passons ensuite sur le fait intéressant mais puéril du déplacement de meubles lourds par ce même Esprit, afin « de prouver qu'il n'est plus un enfant, » ce qu'il démontre bien mieux par l'énoncé de ses idées, véritable critérium de la valeur de l'Esprit ; car là-haut, comme ici-bas, on laisse les faits grossiers aux inférieurs, la supériorité n'étant pas en raison de la force physique, mais plutôt en raison inverse.

3° : « Les Esprits sont privés du sens de l'odorat. S'il en était

1. Chacun sait qu'en vertu d'une loi de la justice divine, dont la haute raison d'être n'échappe à personne, la puissance des Esprits est proportionnelle à leur degré d'élévation.

« autrement, ils ne pourraient guère s'approcher des lieux infects, « ou du moins ils en seraient incommodés. »

Autant vaudrait dire que les Esprits sont aveugles, sourds, insensibles, etc., parce que, chez eux, ces sens ne peuvent être affectés par des causes qui nous atteignent. Non-seulement les Esprits jouissent de toutes nos facultés, mais elles sont, chez eux, incomparablement plus subtiles : c'est le mode de perception seul qui diffère. Il serait illogique de se figurer les Esprits moins bien partagés que nous, et, dans ce cas, nous aurions tout à gagner à rester hommes. Je ne pense pas que l'auteur ait prévu cette conclusion logique. En attribuant au corps les facultés exclusivement inhérentes à l'âme, il abonde, plus qu'il ne le désire, dans le sens des matérialistes : comme eux, il confond ici l'effet avec la cause. D'ailleurs, les Esprits peuvent créer des odeurs (1), ce qui leur serait aussi impossible, s'ils étaient privés du sens de l'odorat, qu'à un aveugle de fabriquer des couleurs.

Concluons :

Les Esprits ne vivant pas des mêmes éléments que nous, leur manière d'être diffère essentiellement de la nôtre en bien des points. Nos souffrances affectent le moral, le physique, ou plutôt les deux à la fois ; les leurs sont plus particulièrement morales, *mais non exclusivement*, car les fluides agissent sur eux de la même manière que le font sur nous les éléments matériels.

Un milieu mauvais, ou simplement inférieur, leur cause un malaise que peuvent seuls comprendre des médiums assez épurés pour être *extrêmement* sensitifs. De même, les Esprits sont, comme nous, sujets à la fatigue ; s'il en était autrement, les malheureux obsédés n'auraient pas une minute de repos ; et, dans ce dernier cas nous avons, comme je l'ai expérimenté moi-même, le pouvoir de les étourdir, de leur envoyer des chocs, de les désorganiser complètement par nos fluides. Mais je n'ai pas à traiter ici de ce fait curieux dont l'observation toute récente pourra nous fournir une étude d'un vif intérêt. Il me suffit aujourd'hui de constater que nous sommes armés contre les mauvais Esprits, aussi bien que contre les hommes. Dans les cas où, pour *sa défense personnelle*,

1. Ce phénomène a été souvent constaté. Moi-même, étant un jour dans une réunion nombreuse, je me trouvais sur le point de m'évanouir par le manque d'air, lorsqu'un médium qui m'accompagnait reçut spontanément cette intuition : « Nous allons le remettre. » Au même instant le bon Demeure nous fit sentir une forte odeur d'éther qui me remit en effet.

on est contraint d'employer ces moyens encore peu connus, ou de tomber au pouvoir d'un Esprit malfaisant, la supériorité que l'on exerce sur ce dernier est toujours en raison de celle où l'on est parvenu dans le bien.

J'admets avec l'auteur, que « dans un cas de blessure ou de « maladie, ou pour avoir des nouvelles d'une personne morte dans « un lieu inconnu, » on puisse recourir, « avec circonspection, » aux Esprits élevés dont la faculté de guérir est l'une des plus belles prérogatives qui leur soient accordées, non-seulement dans un but de charité, mais encore afin de prouver leur existence. Toutefois, si l'on étendait ces questions à des futilités, à des choses touchant des intérêts matériels, ou, ce qui serait très-grave, à des informations indiscrettes sur le prochain, comme cela arrive quelquefois, on s'exposerait à de singuliers mécomptes, et l'on pourrait bien expérimenter sévèrement que le Spiritisme ne nous est pas plus donné en vue de notre bien-être matériel, que pour satisfaire une curiosité vaine ou malveillante. Quelquefois, pourtant, on a reçu spontanément, par cette voie, des conseils utiles; mais il faut en laisser l'initiative à nos chers Invisibles et ne *jamais* la provoquer. Cette mauvaise tendance, malheureusement trop répandue, a donné naissance à une catégorie d'industriels qui l'exploitent au grand détriment du Spiritisme et de notre bourse. Il serait temps de voir cesser cet abus déplorable qui rabaisse notre doctrine au niveau de la cartomancie, ou de tel autre charlatanisme, et en éloigne beaucoup d'esprits sérieux, comme cela s'est vu pour le magnétisme, discrédité par la même cause, malgré les efforts éclairés de bien des hommes dévoués.

Nous avons mieux à faire que d'exercer ces pratiques légères ou coupables, pour aider au triomphe de ce mouvement grandiose qui s'accroît de toutes parts, et dont le trouble des consciences est l'un des symptômes caractéristiques.

Si l'impatience de nos désirs, ou l'intensité de nos souffrances, nous pousse parfois à pénétrer les mystères d'un avenir dont Dieu seul se réserve l'issue et le dernier mot, quelque naturelle que soit cette disposition, fidèle avant tout à sa philosophie, le spirite doit se rappeler que cette dernière lui est donnée non pour lever ses épreuves, mais pour l'aider à mieux les supporter, et n'attendre de révélation que de la Sagesse souveraine qui sait bien, lorsqu'elle le juge bon, nous envoyer quelque avertissement d'autant plus lumineux qu'il n'a jamais été sollicité.

Pour le reste, je m'associe aux réserves de la rédaction :

Le Spiritisme n'est pas une religion, au sens étroit et sectaire du mot, mais une philosophie, c'est-à-dire la synthèse de principes éternellement vrais. Sur ce terrain, tous les hommes peuvent s'unir et fraterniser.

Enfin, sur quoi se base l'auteur pour taxer les manifestations spirites, anciennes comme le monde, de fait « insolite, devant cesser un jour ? »

Je crois, au contraire, que, le Spiritisme se développant, ses manifestations suivront la même marche, à moins de supposer une humanité si parfaite qu'elle n'ait plus besoin de conseils spirituels, ce qui ne sera pas de sitôt. Et même alors, pourquoi Dieu nous priverait-il de la douce satisfaction de communiquer avec ceux dont nous sommes momentanément séparés ?

Si, dans la chaleur de cette réfutation, mes expressions ont parfois été un peu vives, je prie l'auteur de m'en excuser et de croire à toutes mes sympathies bien méritées.

Paris, le 10 juin 1877.

M. ROSEN.

---

## Le médium Amélie

DÉVELOPPEMENT DE SES FACULTÉS (*Suite*, 5<sup>e</sup> article).

5 juillet 1875. — Cinq personnes présentes. Dès que l'obscurité est faite nous entendons le bruit des cordes qui, maniées par des mains invisibles, vont lier le médium. M<sup>me</sup> Y..., oubliant des instructions déjà données, se lève pour fermer une porte, et immédiatement un paquet de pervenches blanches tombe sur les mains d'une autre dame.

Après la reproduction d'autres phénomènes déjà décrits, le médium prend le crayon et les Esprits nous renouvellent une recommandation essentielle : c'est de ne plus bouger sous aucun prétexte dès que les séances sont commencées, à moins qu'ils ne le permettent ou le prescrivent. Il ne leur suffit pas de dire que la lumière soit pour que la lumière jaillisse. Pour chaque manifestation, ils se livrent à des arrangements préparatoires de fluides au milieu de nous, autour de nous, et nous coupons la chaîne de ces fluides en changeant de place et même en allongeant les bras. Ainsi, dans le cas présent, les fleurs étaient prêtes, mais ils voulaient attacher le médium pour écarter toute suspicion. Or, M<sup>me</sup> Y..., ayant fait

quelques pas dans la chambre, a rompu quelque fil important; la ligature n'a pu se compléter et les fleurs sont tombées trop tôt, par accident.

Il serait prématuré d'indiquer des règles générales pour la tenue des séances. Que ceux qui sont en rapport avec des médiums à effets physiques prennent des notes et nous fassent part de leurs observations, c'est le seul moyen de faire progresser la doctrine.

Voici encore des avis qui nous ont été donnés :

Lorsque le médium fait la chaîne, ne mettez jamais deux hommes à ses côtés, son fluide s'en trouverait écrasé.

Éloignez de lui les personnes qui lui sont antipathiques et qu'il vous désignera.

Qu'il ne donne pas la main à des vieillards ! Son fluide passerait dans le corps usé et serait perdu pour la séance.

Un jour, au contact d'un savant de 80 ans, le médium n'obtenait rien et sentant un froid de glace l'envahir, il nous pria de suspendre la séance. Le savant, assez sceptique par nature, me prit à part pour me dire : Eh bien, vous le voyez, en ma présence rien ne réussit ! Je me contentai de sourire car le médium venait de me reprocher tout bas, de l'avoir mis à côté d'un cadavre ! J'invitai seulement le représentant de la science à s'asseoir commodément dans un bon fauteuil en dehors du cercle, nous reprîmes la séance et tout alla à merveille.

Bien convaincu que les personnes présentes n'ajoutent rien aux forces médianimiques du sujet, au contraire, nous avons fini plus tard par l'isoler en le plaçant attaché par les mains à son fauteuil en dehors du cercle, et mieux au centre même, afin que les Esprits aient plus de facilité pour se manifester à chacun de nous, et avec la défense à quiconque de toucher ni à ses vêtements ni à son fauteuil. C'est au centre d'un cercle de vingt à trente personnes que se plaçait ce fort médium américain qui nous donna quatre belles séances, et dont j'ai déjà parlé; son camarade, médium voyant seulement, faisait partie du cercle.

8 juillet. — Séance improvisée par l'arrivée de M<sup>me</sup> X... que nous n'attendions pas. Elle était assise devant une table à jeu sur laquelle brûlait une bougie et qui devait servir à nos expériences. Je prends ma place à sa droite et nous échangeons quelques paroles pendant que ma femme et Amélie, armées chacune d'un bougeoir, président aux derniers apprêts. Cette dernière traversait l'appartement, bien en face de moi, quand je remarquai comme

une vapeur sombre qui enveloppait tout le haut de son corps. Je n'eus pas le temps d'analyser cette sensation de ma vue, car aussi rapide que l'éclair ce nuage se dirigea sur moi et je reçus en pleine poitrine et un peu sur la figure un énorme paquet de myosotis.

Dans ce cas encore, je pense que les fleurs étaient prêtes depuis longtemps et que les esprits, contrariés par les lenteurs de nos préparatifs, mécontents de ce que je ne prêtais pas mon concours à ces dames, m'ont lancé à la tête la verdure qu'ils ne pouvaient plus tenir cachée. C'est la seule fois que nous ayons vu l'apport de fleurs en pleine lumière.

Le médium ayant pris le crayon, ils lui font écrire : Si mon médium avait mangé des figues comme hier, des figues fraîches, nous aurions été plus forts pour les fleurs. La veille, en effet, j'avais apporté des figues au médium qui en raffole; ils m'invitaient adroitement à renouveler mon cadeau. J'ai remarqué bien souvent que les esprits familiers cherchent à faire plaisir à leur médium et prennent toujours leur parti en toute occasion.

Pendant que nous causons avec ces dames, Amélie tient toujours le crayon, et appelle notre attention sur une phrase en langue étrangère qu'elle vient d'obtenir. Notre surprise est extrême, mais bientôt nous remarquons les mots *euq* et *ej* qui se répètent, le premier trois fois, le second deux fois, et nous sommes sur la voie : c'était de l'écriture renversée dont Amélie n'avait jamais entendu parler. La traduction était : « Que voulez-vous que je vous fasse pour vous faire plaisir ? Chers amis, que je vous aime. »

Le matin de ce même jour, seul dans un salon avec M. B..., je lui démontrais le mécanisme de la grosse musique en lui racontant les prouesses des Esprits sur cet instrument. Après le départ de cet ami je retournai au salon où personne n'avait pu pénétrer et je surpris la boîte jouant seule ses plus beaux airs ! Je courus bien vite à la recherche du médium et par son crayon ils nous écrivirent : *Nous avons fait jouer la musique pour remercier M... d'avoir dit du bien de nous.* Seulement nous regrettons de n'avoir pu amener le fluide plus tôt, avant le départ de M. B...

14 juillet; 1<sup>re</sup> partie. — Amélie est attachée par les esprits qui apportent ensuite six belles marguerites mouillées, fraîchement coupées de leurs tiges.

2<sup>e</sup> partie. — M<sup>me</sup> M..., très-bon médium auditif, arrivant un peu tard, est introduite. Elle est témoin des phénomènes ordinaires. Vivement impressionnée par les attouchements des mains, elle prie

les esprits de cesser ; ils obéissent et nous allumons. Cette dame nous prévient qu'on lui parle à l'oreille, et elle prend le crayon pour ne pas répéter mot à mot le dialogue que j'abrège un peu :

« La petite dame a peur ! une autre fois elle sera plus brave.  
« Quelle idée de croire que nous sommes des Esprits méchants....  
« Croyez-moi un Esprit assez avancé pour étudier mes effets, et  
« non un joujou qui sert à amuser. J'ai mes motifs pour agir  
« ainsi. Je fais des adeptes en les prenant par la main ; je prouve  
« la vérité éternelle de la vie, comme vos écrits le disent dans un  
« autre rythme... J'ai vécu du temps où l'on chantait en vers les  
« amours de sa dame, et où le ménestrel ou barde s'accompagnait  
« de son luth... Aimez Blanche la châtelaine. »

Pendant que M<sup>me</sup> M... recevait les confidences de Blanche, un autre Esprit faisait écrire à Amélie en mots renversés : Prends garde ! Nous avons déjà trouvé en écriture directe : Prends garde, médium, prends garde. Alors je fais en riant la supposition que M<sup>me</sup> M... serait bien capable d'enlever la chatte de notre médium. M<sup>me</sup> M... avoue que tous les esprits la suivent et qu'elle est bien convaincue que la chatte viendra chez elle lui donner des communications. Cette assurance nous étonne ; Amélie est un peu déconcertée et je prie notre aimable châtelaine de donner son avis. M<sup>me</sup> M... écrit ce qui suit : « Qui vous dit que je vous accompagnerai ? Le temps est trop mauvais ; mes pattes blanches ne vous  
« suivront pas ce soir ; à une autre fois. (Signature) Blanche,  
« femme et non chatte, car la chatte trahit quelquefois et je suis  
« fidèle à mes amis. Adieu. »

16 juillet. — Matérialisations bien réussies. Ils applaudissent aussi fort qu'un chef de claque pourrait le faire. Ils ouvrent et referment deux fois les rideaux en laine d'une fenêtre. Quatre grands coups de poing sur la table pour nous dire d'allumer. Je ne retrouve pas dans l'obscurité deux boîtes d'allumettes posées d'habitude sur un guéridon derrière ma chaise. J'allais m'impatienter, lorsque je sentis ces bons amis me mettre dans la main une autre boîte en porcelaine. — En écriture directe nous trouvons : Tu auras des fleurs demain, ma chérie ; petite minette t'en apportera pour toi seule. (Signature) Minette.

17 juillet. — Chez M<sup>me</sup> X... A peine les esprits avaient-ils garotté le médium que nous entendons tomber des fleurs et nous allumons par ordre. Notre ravissement est inexprimable à la vue de quatorze roses avec toutes leurs feuilles, fraîches et mouillées,



non en bouquet mais juxtaposées et bien en face d'Amélie. Nous les admirions et les retournions une à une comme si elles nous appartenaient, sans nous inquiéter de la prisonnière qui les dévorait des yeux, lorsque tout d'un coup les cordes tombent à terre, en pleine lumière, et Amélie peut prendre possession du présent de Minette.

A la reprise de la séance, ils exécutent des variations sur la grosse musique et battent la mesure sur nos bras, sur nos mains avec des doigts bien matérialisés. J'avertis un Esprit qui me touche que je vais tâcher de l'attraper. Pendant une demi-minute je poursuis en vain cette main qui me frappe trente fois. Du premier coup j'aurais certainement rencontré la main d'une personne qui se serait livrée avec moi à ce jeu de barres. En finissant, l'Esprit m'envoie sur les épaules quelques claques assez fortes pour que je le prie de se ménager et de se réserver pour les incrédules.

ANTOINE D.

---

## Le livre idéal.

(Suite).

« La publication de cette nouvelle ayant été forcément interrompue, nous pensons qu'il est utile de résumer en quelques mots le sujet des articles qui ont paru dans les n<sup>os</sup> 2, 3 et 3 de la *Revue spirite*, année 1877.

L'auteur, faisant le récit des événements qui ont ébranlé ses convictions matérialistes, raconte comment, vers l'âge de douze ans, il se lia d'amitié avec un de ses compagnons d'études. Il peint dans Jules Aubriet, son ami, une âme avide d'idéal, un esprit avide de vérité. Il nous montre, dans cet enfant que les fictions du catholicisme ne peuvent satisfaire, une énergie toute virile pour découvrir une doctrine à la hauteur de ses aspirations. Il nous dit comment Jules, après avoir étudié les systèmes philosophiques, découragé de ne rencontrer partout qu'incertitudes et contradictions, ressent bientôt tous les tourments du doute. »

Ce que cette âme d'enfant, émancipée avant son heure, eut à souffrir dans sa précocité impuissante, ceux-là seuls que le doute a torturés pourront le comprendre.

Quand, plus tard, Jules me confiant son passé intellectuel, me parlait des combats de sa raison, des efforts de sa pensée constam-

ment tendue vers cette interrogation suprême : « Que croire ? », je voyais passer sur son front, j'entendais vibrer dans sa voix le tressaillement des abîmes, et j'étais saisi de vertige. Je comprenais, en l'écoutant, comment une idée peut absorber tout l'être, dominer tout sentiment, annuler toute sensation, s'emparer absolument d'un esprit pour l'entraîner vers la vérité ou le précipiter dans la folie.

Jules subit-il longtemps les déchirements qui usaient ses forces intellectuelles et aimantes ? Son esprit, tantôt exalté par des aspirations ardentes, tantôt abattu dans un découragement désespéré, put-il rester longtemps penché sur l'incertitude insondable ? Il ne put me le dire. Il m'assura que pendant cette période, incommensurable à son appréciation, la vie était pour lui sans action, et le temps sans mesure.

Comme il n'avait confié à personne les tourments de sa pensée, on attribua le dépérissement qui ne tarda pas à se manifester chez lui, à un excès de travail. On exigea qu'il prît du repos, et cessât pendant un temps de suivre les études.

C'est alors que, livré à lui-même, il vécut d'une vie tout intérieure, vie dévorante qui consuma promptement ses forces. Quand, avertis de son état, ses parents vinrent le chercher au collège, ils le trouvèrent dans une prostration qui les effraya.

Monsieur et Madame Aubriet habitaient Vaux-sous-Vire, un des plus charmants villages de la Basse-Normandie. Ils possédaient de grandes propriétés qu'ils affermaient, et, cultivateurs eux-mêmes, ils étaient à la tête d'une ferme des plus importantes. C'est dans cette ferme, où Jules était né et où il avait passé ses premières années, que ses parents l'emmenèrent.

Ces braves gens ne comprenaient pas de quel mal étrange était atteint leur fils ; mais un instinct de tendresse les guida pour combattre ce mal incompris : ils furent admirables de clairvoyance. Sans insister en interrogations vaines, ils enveloppèrent Jules adolescent des mêmes soins caressants qu'ils lui avaient prodigués aux premières heures de la vie, quand, tout petit enfant, son âme sommeillait, incertaine entre le ciel oublié et la terre ignorée.

A force de volonté, de cette volonté toute-puissante faite d'amour, ils parvinrent à arracher leur fils à la torpeur léthargique qui l'anéantissait : ils réveillèrent sa sensibilité endormie. Depuis longtemps, Jules, dans l'exaltation de sa recherche, avait détourné ses facultés de tout ce qui ne tendait pas directement à la

solution qu'il poursuivait : il avait trop pensé, il avait désappris à aimer. Il fut sauvé le jour où, sanglotant, il se jeta dans les bras de sa mère.

De cet instant, le génie qui le consumait était vaincu. Jules ressentit l'influence du milieu paisible qui faisait autour de lui un calme rafraîchissant. Sa pensée longtemps comprimée se détendit : par une réaction soudaine, il ouvrit son cœur à des émotions inconnues. Les beautés harmonieuses d'une nature dans sa splendeur frappèrent ses sens : il se laissa délicieusement impressionner : il lui semblait que la création allait lui révéler le mot suprême du problème infini, et il interrogeait, non plus cette fois dans la superbe hauteur de sa pensée, mais dans un sentiment recueilli. Son admiration grandissait en enthousiasme : en suivant la pente où l'entraînait son imagination charmée, il adopta une croyance qui satisfaisait ses instincts poétiques, et donnait un but à ses élans de tendresse. Ne pouvant atteindre au beau Idéal dans sa perfection divine, il se plut à en voir le reflet effectif dans la création mystérieuse : il fut panthéiste.

Quand, au bout de quelques mois, Jules revint au collège, il n'était plus ce même enfant, absorbé, taciturne, étranger à tout et à tous. Il se montra tel que je le connus au premier jour : écolier sérieux, camarade obligeant, bon sans éclat, réservé sans affectation. Il s'imposait à l'estime de tous, et cependant il n'était pas aimé. On voulait voir dans sa réserve, sous laquelle on sentait une supériorité indépendante et fière, un effet de l'orgueil. La jeunesse, très-indulgente dans sa légèreté, devient très-intolérante dès que sa vanité est mise en jeu : chez les esprits encore instinctifs, l'amour-propre ne prend pas le soin de cacher ses blessures : il combat cyniquement le mérite et comprend très-bien l'ostracisme appliqué à ceux qu'il l'ennuie « d'entendre appeler justes » ; c'est précisément cette sorte d'envie qu'inspirait Jules. Sa supériorité trop évidente, trop éclatante, devenait froissante : pour ne pas être forcé de la reconnaître, on feignait de se tenir à l'écart. Les enfants ne savent pas déguiser leur rancune, ni colorer leur ressentiment d'un reflet de justice : ils trouvent tout simple de haïr ceux qu'ils jalouent. Si Jules ne fut pas haï, du moins il fut délaissé. Du reste il voyait cet éloignement sans peine et sans colère : il se souciait peu d'être apprécié, se sentant au dessus d'une opinion vulgaire.

Il est vrai qu'aucun de nous n'était capable de juger Jules. Si

son caractère avait beaucoup de simplicité dans sa valeur réelle, son intelligence avait puisé à des éléments trop complexes pour qu'il nous fût possible de l'analyser, surtout en faisant la part des idées originales que le temps devait fortifier, et des idées acquises qu'elle ne reflétait que passagèrement, et que la réflexion devait l'amener à rejeter. La jeunesse est trop superficielle pour creuser au delà de ce qui paraît et voir ce qui est : Jules qui, doué d'une sensibilité féminine, était tout enthousiasme et penchait certainement vers la religiosité, Jules passait parmi nous pour un stoïque, et, bien plus, pour un sceptique.

C'est que, trop longtemps entraîné dans un tourbillon de discussion ardente, où la polémique passionnée se fait tour à tour enseignante et satirique, il y avait pris un goût de critique. On ne joue pas impunément avec la controverse : Jules, pour s'y être trop arrêté, avait gardé un penchant à l'opposition. Par un mélange qui, dans ce siècle positif et chercheur, est plus commun qu'on ne pense, sa raison était restée droite, son âme était demeurée croyante, en même temps que son esprit se faisait frondeur et paradoxal.

(A suivre).

GEORGES COCHET.

---

### Les avantages de la typtologie (*Suite*) (1).

Un des avantages de la typtologie, c'est qu'elle fatigue moins le médium que toute autre faculté. J'ai connu un médium qui en possédait plusieurs; sa santé l'a obligé de renoncer à toutes excepté à celle de typtologue.

Quoique nous le sachions tous, il est bon de rappeler que la typtologie ne sert pas seulement à prouver des effets physiques, mais qu'on l'emploie le plus souvent pour des manifestations intelligentes, où l'Esprit relève des faits inconnus, où il fait preuve de connaissances souvent étrangères au médium et aux assistants.

Pour beaucoup, elle offre cet avantage sur l'écriture médianimique, qu'en apparence, elle est beaucoup plus indépendante que celle-ci de la pensée et de la volonté du médium. Cependant il faut avouer que cette apparence est trompeuse : quoique le médium soit parfaitement inconscient des communications qu'il obtient par

1. Voir *la Revue* d'octobre dernier.

la typtologie, que ces communications se produisent presque en dehors de sa personne, il n'en est pas moins vrai qu'elles peuvent dériver, dans une certaine mesure, de ses pensées, de sa disposition d'esprit, de ses facultés morales et intellectuelles.

Il y a là motif à réflexion. Le service que sous ce rapport peut rendre la typtologie, c'est de faciliter l'étude approfondie des phénomènes de la médiumnité; afin qu'on puisse arriver à en comprendre la physiologie, à pouvoir dire quels ressorts met en jeu l'acte médianimique, quelles sont les parts respectives du médium et de l'Esprit dans les résultantes obtenues. Cette partie de la psychologie n'a été jusqu'à présent qu'à peine effleurée. On a comparé le médium à un instrument de musique. Cette comparaison, à mon point de vue, manque de justesse, en ce qu'un instrument, par sa construction et sa composition, ne peut donner lieu qu'à des effets matériels, tandis que le médium, être intelligent par lui-même, exerce une influence variable sur les effets intelligents qui sont produits. Encore une fois, observons et étudions.

Les expériences de typtologie permettent souvent à des personnes non-médiums de percevoir directement et par elles-mêmes les manifestations des Esprits, et nécessairement de constater leur présence. Le phénomène a lieu lorsque ces Esprits ne sont pas autorisés à se manifester par des coups frappés, malgré le vif désir qu'ils ont de le faire. Toutes les personnes qui ont les mains posées sur la table éprouvent au bout des doigts un léger picotement, diminutif de l'effet produit par l'électricité. Quelquefois même le dessous des mains s'imprègne de sueur par une basse température, et lorsqu'on les retire on s'aperçoit que la table est mouillée à la place qu'elles occupaient. Quelquefois aussi il semble que le bois de la table frémit et palpite. Ce n'est point là un effet de l'imagination, puisque toutes les personnes qui ont les mains sur la table subissent la même impression, à des degrés différents, selon qu'elles sont plus ou moins nerveuses et sensibles.

Ces phénomènes doivent être attribués à la contrariété qu'éprouvent les Esprits de ne pouvoir se manifester autrement. C'est en quelque sorte le paroxysme de leurs décharges fluidiques. C'est ainsi qu'un Esprit contrarié ayant affaire à un médium écrivain, traduit son mécontentement en déchirant le papier, en cassant les pointes des crayons, quelquefois en faisant éprouver au médium des douleurs plus ou moins vives.

On doit distinguer deux sortes de typtologies : 1° celle où l'on

fait usage d'un petit nombre de signes conventionnels; 2° la typtologie phonétique ou alphabétique qui tient lieu d'écriture. On reproche à cette dernière d'être un moyen lent, difficile, ennuyeux et fatigant de correspondre avec les Esprits. Cet inconvénient peut être considérablement diminué, et dans un grand nombre de cas on peut pratiquer avantageusement la typtologie par signes convenus. A l'aide de ce mode habilement pratiqué, il vous sera facile d'avoir avec les Esprits des conversations bien autrement rapides que par l'écriture. Il convient pour cela de préparer ses questions à l'avance et par écrit, précaution bonne à prendre dans tous les cas, et que les Esprits nous recommandent. Aux questions on ajoute les réponses supposables. L'Esprit n'a plus qu'à exprimer, soit l'affirmation, soit la négation, soit le doute, soit l'invitation à laisser la question de côté. Pour ces différentes réponses il existe des signes de convention se composant d'un ou plusieurs coups frappés ou indiqués par un ou plusieurs craquements dans la table. Ou bien ce sont des balancements, ou encore le pied de la table reste soulevé et immobile. Ce dernier signe exprime l'hésitation, le doute, l'ignorance ou l'invitation à s'abstenir.

Le nombre de ces signes peut être considérablement augmenté. L'inclinaison de la table vers une personne est une salutation, une marque de sympathie; la table posée sur les genoux, un serrement de main; appuyée un peu plus fort, un baiser, une accolade. Je me rappelle une mère disant à l'esprit de son enfant : Oh ! serre-moi bien comme tu m'aimes : la table prit subitement un poids insupportable. Cette mère était heureuse de cette étreinte passionnée, comme si elle eût reçu un véritable baiser.

Ce qui constitue surtout la supériorité sur l'écriture de la typtologie par signes (1), c'est l'expression variée, nuancée à l'infini que prend le langage typté, langage qui, comme la voix humaine, traduit sensiblement, quelquefois avec une délicatesse exquise, toutes les émotions, toutes les impressions de l'Esprit qui se manifeste; car les coups peuvent être faibles ou forts, lents ou rapides, coulés ou piqués, saccadés, mous ou durs et secs, insignifiants, atones ou accentués, énergiques, réguliers ou irréguliers, avec des degrés intermédiaires entre ces extrêmes. Des signes composés de trois coups sont susceptibles de combinaisons et peuvent donner lieu à un alphabet de convention. Bref il y a dans l'accentuation

1. Et *Jean Dacier*, joué au Théâtre-Français, obtenu par Charles Lomon comme médium et par l'écriture.

des coups des nuances qui échappent à la définition, mais qu'une oreille exercée peut saisir. De même qu'un aveugle reconnaît une personne au bruit de ses pas, au toucher de sa main, le praticien typtologue acquiert une finesse de perception qui lui permet de distinguer les Esprits entre eux et de s'assurer de leur identité rien qu'à l'accent de leurs coups frappés. Il ne faut pas se fier aux signes personnels qu'un Esprit trompeur peut imiter; mais il ne saurait le faire avec un accent exactement semblable.

On objectera qu'avec la typtologie par signés, l'Esprit ne saurait avoir d'initiative et aborder un sujet imprévu. Comme on est embarrassé pour peu de chose! Que ne convient-on d'un signe pour un pareil cas? L'Esprit n'a plus qu'à annoncer la nouvelle question à l'aide de la typtologie alphabétique. Il y a plusieurs moyens de la simplifier. En voici un que je conseille. Ayez une planchette en forme de losange, les deux angles obtus arrondis, assez large pour y placer deux mains. Une des extrémités aiguës sera fixée sur une table au moyen de deux pitons croisés, à peu de distance du bord où se tiendra le médium et de manière à pivoter facilement de droite à gauche, et *vice versa*. Sous la planchette on fixera une roulette afin de diminuer la fatigue du frottement sur la table. A l'extrémité opposée au médium, la planchette aura une pointe ou aiguille. En face sera disposé un cadran semi-circulaire, contenant toutes les lettres de l'alphabet, les voyelles au milieu, les consonnes à droite et à gauche, dans l'ordre à partir du centre de la fréquence de leur emploi.

Avec ce système l'Esprit pourra facilement et promptement porter successivement l'aiguille devant chaque lettre du mot qu'il voudra exprimer. Si le médium est seul, il n'aura qu'une main sur la planchette, et de l'autre il écrira les lettres au fur et à mesure de leur indication.

Ce procédé aura sur la corbeille l'avantage de ne pas obliger l'Esprit à tracer lui-même les caractères, ce qui d'un autre côté exige une faculté médianimique assez rare. Admettons que l'Esprit ne puisse faire mouvoir la planchette : le médium s'en chargera, et l'Esprit frappera chaque fois que l'aiguille se trouvera devant la lettre voulue.

Il est à noter qu'avec la typtologie alphabétique on a recours à des abréviations : il est presque toujours facile de deviner la fin d'un mot commencé, d'une phrase à son début : l'Esprit n'a plus qu'à affirmer ou à nier, selon qu'on a bien ou mal deviné.

L'énumération des services déjà rendus par la typtologie serait longue et comprendrait des faits importants. C'est à elle que nous devons les remarquables poésies de l'Esprit frappeur de Carcassonne. On a reproché aux Esprits de ne donner souvent qu'une prose médiocre. L'Esprit frappeur pour une fable en vers a remporté le prix aux jeux floraux de Toulouse (Voir la *Revue spirite*) (1).

Les services de la typtologie seront beaucoup plus grands et plus répandus, si l'on veut se donner la peine de la pratiquer, de la développer et de la perfectionner. C'est une tâche que les bons spirites doivent s'efforcer de remplir, chacun dans la limite de ses ressources et de ses moyens.

ARMAND GRESLEZ.

---

### La presse spirite mexicaine.

Nous avons eu bien des fois occasion de parler de la société spirite de Mexico, et des hommes éminents tels que M. Refugio Gonzalès, qui se dévouent complètement à la diffusion de notre doctrine. La revue : *La Ilustracion Espirita*, est l'organe accrédité des spirites de Mexico; elle est admirablement rédigée, et fait honneur à notre cause.

A côté de cette revue de premier ordre, sont venus successivement se placer, et la *Ley de Amor*, de Merida, dans le Yucatan, ayant pour rédacteur, éditeur et administrateur, notre brave frère. M. Rodulfo G. Canton, et actuellement, dans la ville de Guadalajara, Mexique, vient de se fonder le journal spirite, *La Discusion*, sous la responsabilité de M. Géronimo Ramirez. Nous saluons ce nouvel organe qui défend notre croyance avec la même énergie que la *Ilustracion Espiritista* et la *Ley de Amor*. Souhaits de bienvenue à nos frères de Guadalajara.

---

### L'expiation des uns aide au progrès des autres. (Communication.)

A mesure qu'il expérimente la vie sous l'une ou l'autre forme, la corporelle et l'incorporelle, l'Esprit acquiert des connaissances et se perfectionne de plus en plus en intelligence et en moralité. Ce qu'il acquiert une fois lui reste bien acquis et ne se perd plus. L'Esprit ne rétrograde jamais, mais progresse sans cesse. Cependant quelques-unes de ces connaissances peuvent être inutiles,

1. Année 1863, page 181.



sinon dangereuses, à certain genre d'épreuve auquel on est soumis. C'est pourquoi, au moment de l'incarnation, la prépondérance de la matière est réglée de telle sorte que l'Esprit ne conserve, de ses connaissances antérieures, que l'usage de celles qui peuvent aider ou faciliter son action. Les autres, qui lui seraient inutiles ou nuisibles, sont pour ainsi dire annihilées, masquées. Néanmoins l'Esprit en conserve un vague souvenir, comme un écho lointain, comme un parfum affaibli et indécis.

Dans l'erraticité, au contraire, l'Esprit rentre en possession de tous ses moyens, de toutes ses connaissances. Il n'est plus préoccupé par les exigences du monde extérieur, ni par les soucis de la vie corporelle ; il est lui-même et rentre en pleine possession du jeu libre, permanent et régulier de toutes ses facultés. La matière qui ne pèse pour ainsi dire plus sur lui, n'est plus le véhicule de ses sensations, elle ne met plus d'entraves à l'exercice de ses facultés, et n'oblitére ou ne limite plus le jeu d'aucune d'entre elles. Au contraire, l'Esprit a recouvré l'usage de celles qui, dans l'état d'incarnation, pouvaient sommeiller en lui comme superflues ou nuisibles dans le milieu où il était placé. Soustrait à la pression de la matière, il apprécie sainement sa situation, le rang qu'il occupe dans la hiérarchie des êtres ; il voit mieux ce qui lui manque, juge mieux de ce qui lui reste à acquérir. Son horizon est plus ouvert : d'un coup d'œil il en mesure toute la circonférence, et nul obstacle n'en dérobe une partie à sa vue. En un mot, il a toute sa science, toute son intelligence, et l'imperfection de l'organisme ne vient plus en arrêter le libre essor.

Ainsi, dans l'état d'incarnation, l'Esprit n'est pas toujours armé de toutes pièces, mais il l'est suffisamment et complètement pour l'expédition limitée qu'il entreprend. Il laisse derrière lui, comme *impedimenta*, la partie de son bagage dont il n'aurait que faire et qui serait pour lui un embarras dans les circonstances particulières où il va se trouver. Je suppose que tu doives franchir un cours d'eau à la nage. Eh bien ! tu commences par te débarrasser des vêtements qui t'empêcheraient de te mouvoir librement dans l'eau. Si tu fais une absence de quelques jours, tu n'emportes pas avec toi ton mobilier et, de ta garde-robe, tu ne prends que ce qui t'est absolument nécessaire. Le reste serait un embarras, tu le laisses derrière toi.

Je t'ai expliqué ce que devait être et ce qu'a été ma dernière incarnation. Ouvrière, et devant vivre en contact journalier avec

des gens de ma classe, ma vue ne devait pas s'étendre beaucoup plus loin que la leur, c'est pourquoi sa portée, si je puis m'exprimer ainsi, avait été tant soit peu diminuée. J'étais parfaitement outillée pour la circonstance quoique je n'eusse retenu, de mon bagage antérieur, que juste ce qui était nécessaire à mon épreuve, juste ce qu'il fallait pour ne pas détonner dans le monde où j'allais me trouver mêlée, et plus qu'il ne fallait pour vaincre les passions au milieu desquelles j'allais vivre. Les cas semblables au mien sont nombreux. J'avais, néanmoins, de vagues ressouvenirs, des aspirations, des élans, mais, en dépit de mes efforts pour m'élever plus haut, je me sentais ramenée, par la nécessité, au niveau où je devais rester. Tel, un ballon captif, s'agite en oscillant, à l'extrémité du lien qui le maîtrise. Ceci t'explique pourquoi, parmi les classes inférieures de la société, il y a tant d'Esprits accessibles aux idées larges, grandes et généreuses.

En effet, les couches inférieures de la société se composent, non-seulement, d'Esprits arriérés qui, arrivant de plus bas, de la barbarie terrestre ou d'humanités inférieures, viennent occuper hiérarchiquement une position supérieure à celle qu'ils avaient précédemment, mais encore d'Esprits plus avancés qui viennent y compléter leur instruction ou expier de lourdes fautes. La mission de ces derniers est de concourir au progrès, en maintenant à un certain niveau intellectuel la masse des Esprits arriérés à laquelle ils sont incorporés et dont ils forment pour ainsi dire les cadres. Ils font l'office du chapelet de barriques que l'on applique aux flancs des navires pour les maintenir à flot et les empêcher de sombrer. S'il n'y avait pas un certain nombre d'Esprits, pour prêcher la résignation et exercer une certaine influence, crois-tu que les Esprits grossiers et ignorants ne seraient pas sans cesse en révolte contre la société? Ils vivent au milieu d'eux, les divisant, les contenant par l'influence salutaire de l'exemple et de la résignation, exerçant sur eux un certain prestige. C'est ainsi que, dans toutes les classes, dans toutes les couches de la société, se rencontrent des Esprits supérieurs à la moyenne générale qui sont entourés, on ne sait trop pourquoi, d'un certain prestige, qui en imposent aux autres, les contiennent dans les bornes, et à l'estime desquels on tient particulièrement. C'est ainsi que l'expiation des uns aide au progrès des autres. Tout, dans l'œuvre de Dieu, s'enchaîne et s'engrène, et chaque force, même latente, a sa fonction et son emploi.

MARIE. — Médium Y.

Communication obtenue à Lérída, tirée du  
volume « Rome et l'Évangile. »

(Voir octobre 1877).

V

En avant ! en avant !

L'homme est sorti de son enfance inoffensive. Ses appétits, ses instincts, ses passions dominant la volonté encore sans gouvernail. L'homme est une barque agitée par le vent d'aval.

Il voit la femme, et immédiatement il sent en lui de nouveaux feux. Malheur à la femme qui oserait s'opposer et résister à ses désirs ! Il la torturerait entre ses mains avec la même facilité qu'un enfant contrarié brise un fragile roseau, car les appétits de la chair dominant l'homme et exercent sur lui une influence violente et nous sommes sous le règne de la chair. Le corps de l'homme a acquis toute sa force et toute sa vigueur. Je ne vous parle pas de sa beauté. Est-ce que je connais les bornes de la beauté des organismes humains ? Sais-je même si ses bornes existent ?

La chair domine ; ses aiguillons sont tellement puissants chez l'homme qu'ils aveuglent complètement sa raison, qu'ils égarent son jugement et qu'ils pervertissent sa conscience. Peu importe : en avant !... en avant !... L'homme juge licite tout ce qui sourit à sa concupiscence. Il n'a pas encore songé à classer ses actes en licites ou illicites, mais bien en agréables ou désagréables. Il est poussé par la force de la faim, et il court l'apaiser, sans épargner les moyens ni les violences. Si un autre homme possède le manger que son estomac désire, il le lui prend ; et si pour le lui prendre il faut tuer, il tue. S'il se voit trop pressé par la faim, il tue aussi son semblable et il le mange, que ce semblable soit l'un de ses fils ou sa propre compagne. Frémissez d'épouvante..., mais ne condamnez point !! Les premiers égarements de l'humanité naissante ne doivent vous inspirer que de la compassion. Hélas ! vous ne savez pas sur qui pourrait retomber votre jugement.

Il sent l'aiguillon de la luxure, et il passe par dessus tout pour satisfaire cette passion insatiable ; pour se rassasier de chair, il cherche la femme, il cherche l'homme, il cherche les bêtes. Peu importe : en avant !... en avant !... Les contrariétés excitent sa colère et le portent à la vengeance. Une fois en courroux, sa figure perd jusqu'à la trace des traits humains, la mort de l'adver-

saire peut seule le calmer. Ses dieux sont la foudre et l'ouragan, symboles les plus significatifs pour lui de la force et du pouvoir. Le germe de tous les mauvais instincts qui prennent naissance dans la chair, la semence de toutes les mauvaises inclinations qui ont leurs racines dans la concupiscence, se développent rapidement et s'emparent du cœur de l'homme.

Le bien moral est inconnu; le mal est le souverain de la terre et soumet à sa puissance les désirs de la volonté humaine. Je ne dis pas de la liberté humaine, car, dans cette phase de l'humanité, la volonté n'est pas la liberté; elle n'est guère plus qu'un mouvement mécanique et sans conscience; c'est un petit jet lumineux affaibli par le froid de l'insensibilité affective et par l'impulsion terrible des besoins impérieux de la chair.

Les daïmos, esprits ou génies, se propagent et pullulent sur toute l'étendue de la terre et s'insinuent artificieusement auprès des créatures sans expérience. Par leurs séduisantes flatteries, ils excitent à la luxure, à l'intempérance, à l'égoïsme, à la haine, à la violence, à l'homicide, et ils triomphent sans résistance. Il devait en être ainsi, et cela fut. En vertu de la loi éternelle, le règne de la chair devait précéder sur la terre le règne de l'esprit, et le règne du daïmos le règne de Dieu. Ne vous scandalisez pas de ces paroles. Le mal absolu n'existe point. Tout ce qui est dans le temps est relatif. Le mal d'aujourd'hui est le bien d'hier, et le bien présent sera le mal de demain. Il n'y a rien de parfait que l'absolu, Dieu seul est la perfection absolue.

Tout ce qui existe hors de Dieu vient de Dieu, mais n'est pas Dieu qui est le commencement de toutes les choses. Dieu est de toute éternité, et toutes les choses du ciel et de la terre sont les effets de la Parole de Dieu. Il n'y a d'absolument parfait que Dieu et que le Verbe qui est en Dieu. Le parfait ne peut jamais être l'origine de l'imparfait; voilà pourquoi l'imperfection absolue, le mal absolu, n'est pas une réalité.

La loi est parfaite, car elle est le Verbe de Dieu; les créatures ne sont pas parfaites, car elles sont le Verbe hors de Dieu. Mais le Verbe hors de Dieu s'achemine, comme venant de Dieu, vers la perfection qui est son origine et son but.

Les imperfections des créatures, leurs misères, leurs faiblesses, leurs égarements, leurs erreurs, ne sont que des transitions ou des phases progressives de leur perfectibilité indéfinie. Voilà pourquoi je disais et je répète : en avant !... en avant !... (A suivre). .

## Nécrologie

M. Édouard-Pierre Le Roux, ancien imprimeur, à Strasbourg, est décédé dans cette ville, le 13 octobre 1877, à l'âge de soixante-huit ans. Spirite de la première heure, il désira être et fut membre de la Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec. Notre F. E. C. aimait profondément la France et tous ceux qui l'ont connu appréciaient son patriotisme. Son dévouement absolu à la doctrine lui faisait supporter avec patience et gaieté la perte presque complète de la vue.

Nous donnons ici, à cet Esprit bienveillant, une preuve de notre bon souvenir et de notre sympathie; comme Mme Gayet, décédée le 16 octobre courant, il viendra nous conseiller et nous guider. Merci à nos frères de Strasbourg pour leurs bonnes lettres, et si la Société n'a pu assister à la cérémonie funèbre en s'y faisant représenter, elle les prie de regarder les paroles suivantes, prononcées sur la tombe de Mme Gayet, comme étant applicables à notre ami E.-P. Le Roux. (Nous évoquerons ces Esprits.)

« A vous, Mesdames et Messieurs, qui avez escorté la dépouille mortelle de notre bonne amie madame Gayet, merci puisque le désir de cette femme de cœur, était d'être bien entourée après son dégagement corporel; « Je suis certaine, disait-elle, que mon *Moi* viendra compter mes fidèles. » Être de ses amis, n'était-ce pas être honoré ?

« Etre bien entouré, dira-t-on, comment faut-il entendre ces paroles?... Notre Gayet, comme nous nous plaisions à l'appeler, croyait à ce fait, « que l'âme survit à sa prison de chair, et que, lorsqu'elle a su se bien rendre compte du but de son existence terrestre et en empreindre tous les actes de douceur, de bonté, de véritable charité, cette âme profite de la liberté conquise pour venir parmi ses compagnons fidèles, accompagner sa dépouille humaine au cimetière.

« Madame Gayet se disait aussi : Mourir n'est rien autre qu'un simple changement de forme, un progrès; je pense que mon époux, les amis véritables, mes frères en croyance surtout, suivront pieusement pour le venir confier à la terre, mon corps que la loi divine et la nature avaient organisé.

« Parmi nous, comme M<sup>me</sup> Gayet, il en est qui pensent que l'Esprit du mort aimé est en ce moment auprès de ceux qui l'ont apprécié et lui rendent ici un hommage fraternel. A ceux qui ont

intimement connu l'amie, cette sœur de charité dont chaque parole sous-entendait un : Aimons-nous, dont toute action était un appel au mieux, à la droiture intelligente, nous demandons s'ils peuvent accepter que de cette nature exquise, il ne reste que des organes à donner à la terre et à l'air qui les auront si vite absorbés?...

« Mais les pauvres, ses clients; les affligés qu'elle consolait; les désespérés qu'elle relevait et reconfortait, protesteraient contre cette allégation monstrueuse et dans le fond et dans la forme. Demandez à M. Gayet s'il ne croit pas que sa noble femme (ce bon camarade), cet Esprit dont le jugement était sûr, n'est pas plus vivant que jamais? O vous qui l'estimiez, croyez-le, le trésor d'amour que cet Esprit avait amassé avec patience n'est point perdu pour vous qui êtes appelés à en bénéficier.

« Nous, ses frères en croyance, nous avons cette certitude de recevoir ses conseils plus libéralement que jamais; ce qui animait ce cœur fidèle et pur nous guidera dans la bonne voie.

« M<sup>me</sup> Gayet enseignera la vérité que voici : Pour Dieu rien n'est grand ni petit et l'action bienfaisante et désintéressée du plus humble parmi les hommes, a pour lui un mérite égal à l'œuvre admirée par le monde et couronnée par la bruyante renommée. Elle nous prouvera aussi que la charité en paroles, en pensées, en actions, faite avec simplicité, tout naturellement, est une œuvre bénie dont on reçoit la récompense immédiate. Mais surtout, elle répètera que répandre l'instruction la plus libérale, avec prodigalité, c'est racheter les faibles et les déshérités, se rendre solidaire de tous les éprouvés en leur enseignant que le monde réel de l'avenir ne doit être formé que par l'énergie, la volonté, la fraternité, le travail, l'union des forces matérielles et morales, par l'amour enfin, c'est bien avoir accompli la mission donnée par Dieu aux âmes incarnées sur les terres d'épreuve.

\* « Toutes ces choses vraies pour lesquelles nous luttons et nous souffrons de générations en générations; toutes ces vérités évidentes que nos pères nous lèguent par tronçons après les avoir conquises, que nous complétons peu à peu pour les transmettre à notre tour à nos enfants, comme un flambeau que l'on se passe à travers les vies successives, M<sup>me</sup> Gayet les vénérât; elle en poursuivait la réalisation avec confiance parce qu'elle était profondément spirite.

« Oui, notre amie savait que le mot Spiritisme tant conspué et

diffamé par les ignorants, comme le fut le mot de chrétien à l'époque où le grand Esprit incarné fut flagellé, insulté et crucifié comme un misérable par les prêtres et les princes de cette époque, elle savait que ce mot : Spiritisme, contient la révolution prochaine, pacifique, moralisatrice profondément, qui doit apaiser nos tristes dissensions, détruire les préjugés et résoudre dans le sens du vrai, du juste, du beau et du bon, tous les problèmes sociaux qui agitent la conscience humaine.

« Pour cette cause, Mesdames et Messieurs, notre fidèle et aimable Gayet souriait à la mort du corps qui devait être la délivrance de son Esprit, elle désirait ce dégagement corporel. Elle aimait son époux, ceux qui l'entouraient, mais elle voulait aussi que sa dépouille mortelle fût conduite au champ de repos par ses frères en croyance, prévenus trop tard, hélas! pour être nombreux ici.

« Son désir est un fait accompli dans la mesure du possible.  
« Que le souvenir de cette femme de bien reste gravé dans  
« notre cœur. Que son exemple nous rende humbles, et comme  
« elle, vaillants et forts. »

P. G. LEYMARIE.

Mme Henri a lu ensuite, dans l'Évangile selon le Spiritisme, avec émotion mais aussi avec énergie, *la Prière pour ceux qui ne sont plus sur la terre*. Les fossoyeurs disaient : « Il est rare d'entendre d'aussi belles paroles dans ce cimetière. » M<sup>me</sup> Gayet a voulu une cérémonie purement spirite, elle en avait fait la recommandation expresse bien avant sa mort corporelle.

On nous annonce aussi la mort d'un spirite bien connu, médium remarquable, M. Lardières, professeur à Vienne (Autriche); il était énergique, instruit, grandement versé dans notre doctrine et fut homme de bien dans l'acception du mot. Allan-Kardec l'estimait beaucoup.

*Nota.* — Les spirites parisiens ont l'habitude d'annoncer la mort corporelle de nos amis quelques heures avant la cérémonie, ce qui nous met dans l'impossibilité de prévenir les adeptes de notre ville. Désormais, il y aura, 7, rue de Lille, les adresses imprimées des abonnés de la Revue et celles des chefs de groupe, de manière à pouvoir immédiatement leur envoyer les lettres de faire part. Prière est faite, à nos frères en croyance de Paris, de nous donner leurs noms et adresses pour qu'il soit permis ainsi d'entou-

rer nos morts d'une suite nombreuse et sympathique. Cet appel sera compris, nous n'en doutons pas.

M. Cornilleau, du Mans, chef de groupe, recommande aux prières des spirites Mme Cornilleau, âgée de 80 ans passés, femme dévouée qui a besoin de fluides réparateurs pour terminer son existence et ranimer ses forces épuisées. P. G. L.

Nous reparlerons de M. Van Carrein, imprimeur du journal le *De Rots*, à Ostende, Belgique, homme de mérite et spirite convaincu, qui est décédé le 24 octobre 1877.

---

### La liberté coloniale

Nous recommandons à nos lecteurs, un journal hebdomadaire, qui, loin de partager les préjugés ou les partis pris de nos confrères de la presse, insère des faits spirites sans les commenter.

Nous voulons parler de *la Liberté coloniale*, dirigée par M. E. Ménier, 34, rue de la Victoire; nous n'avons pas l'honneur de connaître personnellement ce publiciste, mais tout nous permet de croire qu'il désire, de la part de tous, des investigations sérieuses dans le domaine spirite. S'abonner à cette publication et la recommander, serait seconder dans leur œuvre importante les rédacteurs d'une feuille qui nous est sympathique. France, 20 fr. par an. Étranger et colonies, 26 fr. par an.

---

Le mois prochain, nous donnerons la suite des articles suivants : de M. Bonnemère, sur le *roman de l'avenir*; de Tonœph, *Un regret et une objection à l'adresse de M. Fauvety*, et un extrait de la brochure : *Correspondance entre un catholique orthodoxe et une spirite*, qui se vend, 7, rue de Lille, 1 fr., port payé.

---

### Avis important

MM. les Abonnés de la *Revue Spirite*, qui ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi des cahiers de notre publication mensuelle, année 1878, doivent nous envoyer le prix de leur abonnement, en un mandat sur la poste, au nom de M. Leymarie, 7, rue de Lille, avant le 31 décembre 1877. Faciliter la tenue de nos écritures si compliquées, est une œuvre spirite.

---

Le Gérant,

H. JOLY.

